

circonstances... Nous avons reçu un télégramme de New-York, mais nous ne pouvons pas obtenir les pièces classées dans ces dossiers de Boston ! S'il s'agissait d'un malheureux, que dirait Votre Honneur d'un homme qui serait en possession de preuves irréfutables et refuserait de les produire ? Diriez-vous au Jury qu'un procédé semblable est de nature à le servir, ou à lui nuire ?

« Qu'y a-t-il donc de si sacré autour du bureau de l'Attorney général des Etats-Unis, pour que vous vous refusiez à tirer ici les conclusions que vous ne manquerez pas de tirer contre tout homme gardant des preuves par devers lui ?

« Inutile de le dire, je ne parle pas de l'Attorney général personnellement, je parle de lui dans la mesure où il exerce une fonction officielle. Personnellement, je ne doute pas qu'il soit un admirable citoyen. Mais il existe une puissante raison politique pour que ces documents n'aient pas été produits ici. Quelle peut donc être cette raison ? Quelle peut-elle être ? Allez-vous dire : parce que Sacco et Vanzetti sont Italiens, parce que ce sont de pauvres gens, parce qu'ils sont étrangers, parce qu'ils ne possèdent pas de droits constitutionnels, allez-vous dire que nous laisserons Mr Sargent détenir ce qui pourrait les libérer ? »

Là-dessus, Thompson se tourna vers le successeur de Katzmann, Ranney, qui avait objecté que les « secrets » du Ministère de la Justice étaient sacrés et devaient être protégés.

« Quels sont ces secrets qu'on admet ? On a admis l'existence de secrets, n'est-il pas vrai ? Il existe donc des secrets, il en existe donc, j'ai bien compris qu'il y en avait, puisqu'on ne l'a ni dénié, ni reconnu. Eh bien, je déclare à Votre Honneur qu'un gouvernement qui en est venu à placer ses propres secrets plus haut que la vie de ses citoyens est devenu une tyrannie, qu'on l'appelle république, monarchie, ou ce que l'on voudra ! Des secrets ! Des secrets ! Et l'on prétend qu'il ne faut pas toucher au verdict de votre jury parce qu'il est sacré ! Le jury n'eût-il pas aimé être au courant de ces secrets ? La chose est désormais jugée, il est des secrets qu'il faut admettre !...

« Mr Ranney prétend que, d'après moi, tous les agents de police devraient être mis en prison. Que Votre Honneur veuille le croire : ma prétention ne va pas si loin ! Tout ce que je me suis permis de faire, c'est d'attirer l'attention de Votre Honneur sur le fait que l'un d'entre eux est déjà en prison : notre ami Shaughnessy, condamné à douze ans pour banditisme de grand chemin. C'est l'homme qui, porteur d'un uniforme américain, fut, avant sa condamnation, chargé de l'enquête sur Sacco et Vanzetti. Je ne me permettrai pas de dire ce qu'on doit faire de tels agents. Mais ce que je tiens à déclarer, en tant que citoyen, c'est qu'il est infamant qu'un homme comme Weiss, capable de faire les suggestions qu'il a faites et de se conduire comme il l'a fait dans ce procès, soit encore revêtu de l'uniforme de la police américaine et continue d'opérer dans cette ville, sans même prendre la peine de venir ici et de réfuter les accusations portées contre lui ! »

**

Dès que la décision rejetant le dernier pourvoi de Sacco et Vanzetti fut rendue publique, la maison du juge Thayer fut soigneusement gardée, ainsi que celle de tous les autres juges, procureur de district et autres officiels. La maison du juge Thayer était d'ailleurs gardée depuis neuf mois ; un détective le suivait dans tous ses déplacements.

L'heure du triomphe avait sonné pour Thayer ; il en voulut extraire toute la joie. Ses cris d'exultation retentissaient dans toutes les salles à manger de Worcester, dans les clubs de Boston. On le voyait accoster ses connaissances sur le terrain de golf et se vanter de connaître à fond les précédents légaux : « Ah ! je les avais bien prévenus qu'on ne m'en ferait pas accroire ! Est-ce que je suis un homme à me laisser intimider par qui que ce soit ? Ils ont vu, ces sacrés idiots, que moi, on ne m'aurait pas ! La fermeté des tribunaux du Massachusetts, c'est moi qui la représente, et cette fermeté, je vous jure bien qu'elle sera maintenue ! Ah ! je lui ai flanqué une bonne leçon à cet anarchiste aux longs cheveux ! Oui, et je m'en vais aussi donner une bonne leçon à toute cette bande qui réunit de l'argent pour une telle cause et qui ose diffamer les tribunaux de ce pays ! »

**

— Nicolas Sacco, levez-vous ! » dit le greffier de la Cour. Et Nick se leva, pâle, hagard, vêtu du complet noir qu'il réservait pour comparaître devant la justice.

— Nicolas Sacco, avez-vous quelque chose à dire contre la condamnation à mort qui doit vous être appliquée ?

Pauvre Nick, il avait bien des choses à dire, qu'il aurait voulu crier au monde entier. Mais ses amis lui avaient répété qu'il était incapable de produire la moindre impression sur un tribunal yankee, à cause de son mauvais anglais. Il avait décidé de laisser Bart parler à sa place, et voici que, debout devant ce vieil homme grisonnant qui l'avait torturé pendant six ans, à la vue de cette foule de journalistes armés de crayons, prêts à diffuser ses paroles aux quatre coins du monde, la tentation devenait trop forte pour un cœur de propagandiste. Cela faisait dix-neuf ans que Nicolas Sacco vivait en Amérique, contraint, humilié, opprimé, et maintenant, pour la seconde fois de sa vie, l'Amérique était prête à l'entendre ! Il parla donc, et le greffier, les journalistes rectifièrent son dialecte, et le monde put lire :

— Oui Monsieur. Je ne suis pas un orateur. La langue anglaise ne m'est pas familière, et, comme mes amis me l'ont dit, mon camarade Vanzetti parlera plus longtemps, je m'en remets à lui.

« Jamais je n'ai connu, jamais je n'ai soupçonné, jamais je n'ai lu dans l'Histoire, d'exemple de cruauté aussi grande que celle de ce tribunal. Après sept ans d'enquête, on continue à nous tenir pour des coupables. Et aujourd'hui, tout ce bon monde se trouve avec nous devant le tribu-

nal. Je sais que le jugement sera prononcé entre deux classes, la classe opprimée et la classe capitaliste, et que toujours, ces classes seront en lutte. Nous, au moyen de livres et d'écrits, nous fraternisons avec le peuple. Vous, vous persécutez le peuple, vous le tyrannisez, vous le vouez à la mort. Nous nous efforçons sans répit d'éduquer le peuple. Vous vous donnez pour tâche de créer la division entre les peuples de nationalités différentes, afin qu'ils se haïssent. Si je suis aujourd'hui sur ce banc, c'est parce que je défends la classe opprimée. Vous faites partie des oppresseurs, et c'est pourquoi vous me jugez.

« Vous savez tout, juge Thayer, vous connaissez toute ma vie, vous savez pourquoi je suis ici ; pendant sept ans vous nous avez persécutés, moi et ma pauvre femme, et aujourd'hui encore, vous vous préparez à nous condamner à mort. Je voudrais pouvoir raconter toute ma vie, mais à quoi cela servirait-il ? »

Et c'était vrai, cela n'eut pu servir à rien. Et Nicolas Sacco se rassit sur son banc.

— Bartolomeo Vanzetti, levez-vous ! » dit le greffier de la Cour. Et l'autre homme enfermé dans la cage se leva, maigre, épuisé, partiellement chauve, forte moustache tombante, haute et large silhouette toute habillée de noir, avec une petite cravate de soie noire.

— Bartolomeo Vanzetti, avez-vous quelque chose à dire contre la condamnation à mort qui doit vous être appliquée ?

— Oui, répondit Bart calmement.

Il cueillait à présent la récompense de ces dures années de travail dans sa cellule solitaire, de la pratique acquise dans la correspondance, la rédaction d'ouvrages sur le syndicalisme, d'une autobiographie, d'un roman, d'une traduction de Proudhon, et même d'un poème sur le rossignol !

Bart, lui, savait bien s'exprimer ; ça et là peut-être un peu d'hésitation, mais cependant pas trop : juste ce qu'il fallait d'accent pour rendre son parler pittoresque, mais pas assez pour le gêner. Tranquillement, fermement, il s'exprimait comme quelqu'un qui avait longuement médité ses pensées, et s'adressait à la postérité bien plus qu'à ceux qui remplissaient la salle du tribunal.

Que la postérité l'entende !

— Ce que j'ai à dire, c'est que je suis innocent, non seulement du crime de Braintree, mais également du crime de Bridgewater. Je ne suis pas seulement innocent de ces deux crimes, mais, de tout ma vie, jamais je n'ai volé, jamais je n'ai tué, jamais je n'ai répandu le sang. Voilà ce que j'ai à dire. Ce n'est pas tout. Non seulement je suis innocent de ces deux crimes, non seulement je n'ai jamais volé, jamais tué, jamais répandu le sang, mais toute ma vie, depuis que j'ai atteint l'âge de raison, j'ai combattu pour que le crime soit éliminé sur la terre.

« Tous ceux qui connaissent les deux bras que voici savent que je n'avais certes pas besoin d'aller tuer un homme dans la rue et d'essayer de prendre son argent. Je puis vivre du travail de mes mains et vivre à l'aise. Et même sans cela, je puis vivre également sans travailler de mes mains. J'ai toutes les possibilités de vivre indé-

pendant et de mener une existence infiniment plus respectée du monde que celle qu'on gagne à la sueur de son front. Mon père possède une excellente situation en Italie. J'aurais pu revenir dans mon pays : j'y aurais, à tout moment, été reçu à bras ouverts par mon père. Si je revenais sans un seul sou en poche, mon père me donnerait une situation, pas du travail : une situation dans les affaires, ou il me chargerait de surveiller les propriétés qu'il possède. Mais je me suis refusé à moi-même ce qui est considéré comme la gloire de la vie et les satisfactions qu'on tire d'une bonne situation, parce que j'estime qu'il n'est pas juste d'exploiter l'homme. J'ai refusé d'entrer dans les affaires parce que je pense que les affaires sont basées sur le profit, extrait de la sueur du peuple, j'estime que cela n'est pas juste et par conséquent, je refuse d'y participer.

« Et maintenant je veux dire que non seulement je suis innocent de toutes ces choses, non seulement je n'ai jamais commis de vrai crime de ma vie (quelques fautes, évidemment, mais pas de crime) non seulement j'ai lutté toute mon existence pour supprimer le crime, non seulement le crime que condamne la loi officielle aussi bien que la loi morale, mais aussi le crime que la loi morale et la loi officielle sanctionnent et sanctifient : l'exploitation et l'oppression de l'homme par l'homme. S'il faut trouver une cause au fait que je suis à présent au banc des accusés, et si l'on veut savoir pourquoi, dans quelques minutes, vous allez disposer de mon sort, c'est pour cette raison. Pas pour une autre...

« Nous avons démontré qu'il ne peut exister, à la surface de la terre, de juge plus cruel, plus injuste ni plus hostile que vous à notre égard. Nous l'avons démontré. Pourtant, on a rejeté notre pourvoi en révision. Nous savons, et vous savez aussi dans le fond de vos cœurs, que vous avez été contre nous dès le commencement, avant de nous connaître. Avant de nous connaître, vous saviez déjà que nous étions des « rouges », de la racaille, que nous étions des ennemis des institutions que vous respectez — peut-être de bonne foi, je ne discuterai pas ce point — et qu'il était facile, au moment de notre première comparution, d'obtenir un verdict nous déclarant coupables.

« Nous savons que vous êtes intervenu, que vous avez exprimé votre hostilité à notre égard et le mépris que nous vous inspirions, à certains de vos amis, dans le train, au Club de l'Université de Boston, et au Club du Golf de Worcester. Je suis persuadé que si les gens qui ont entendu ce que vous avez dit contre nous avaient le courage civique de venir déposer, peut-être Votre Honneur (je regrette de le dire parce que vous êtes un vieillard et parce que j'ai moi-même un vieux père) peut-être, en bonne justice, vous trouveriez-vous aujourd'hui assis à ce banc où nous sommes...

« Plus que jamais, nous pensons aujourd'hui que la guerre est néfaste, plus que jamais aujourd'hui nous sommes contre la guerre, et je suis heureux d'être condamné au supplice, si je puis dire à l'humanité : « Prenez garde, vous êtes dans les